
Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*

Elena Fermi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/21764>

DOI : 10.4000/studifrancesi.21764

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 612-614

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Elena Fermi, « Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire* », *Studi Francesi* [En ligne], 189 (LXIII | III) | 2019, mis en ligne le 01 mars 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/21764> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.21764>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*

Elena Fermi

RÉFÉRENCE

Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, Paris, CNRS éditions, 2018, 344 pp.

- 1 Normalien et docteur en sociologie et en littérature, Tristan Leperlier nous livre cette étude sur les conséquences qu'eut sur les intellectuels algériens la crise politique des années 1990 ainsi que la guerre civile qui s'en suivit. Divisé en quatre chapitres, l'ouvrage est précédé d'une chronologie mettant en parallèle les principales étapes qui ont marqué l'histoire de l'Algérie depuis son indépendance, en 1962, jusqu'en 2003 avec les publications et les événements littéraires les plus significatifs ayant eu lieu dans la même période.
- 2 L'introduction s'ouvre sur une citation de Tahar Djaout, l'un des premiers intellectuels victimes de la guerre civile, qui met en avant le sens héroïque de la littérature lorsqu'il lui arrive de devoir s'exprimer dans des circonstances particulièrement difficiles et marquées par l'urgence. L'auteur y définit les bornes temporelles de son analyse qui s'étend un peu au-delà de la «décennie noire» proprement dite, allant de 1988 – année qui voit l'accélération de la libéralisation du secteur culturel et médiatique dans le pays – jusqu'en 2003, où se déroule l'année de l'Algérie en France, événement marquant le retour de l'État algérien en matière culturelle. L'enjeu est, dans les intentions de Leperlier, celui de s'interroger sur les effets mutuels du politique sur la littérature, dans une perspective interdisciplinaire au croisement de la littérature et de la sociologie, appliquée à un univers culturel bilingue et transnational. La définition de l'objet de cette étude – l'écrivain algérien – est également mise en avant dans l'introduction. L'auteur tente de dégager toutes les problématiques qui entravent une définition univoque, notamment celles qui dérivent de la longue histoire coloniale de

ce pays pour en arriver à un classement générationnel. Le plurilinguisme de la nation algérienne – où le français et l'arabe cohabitent avec les langues locales à tradition orale – et le caractère transnational de sa littérature qui a vu la diaspora de beaucoup d'intellectuels sont également pris en compte, car ce n'est qu'en considérant ces deux pôles, selon Leperlier, que l'on pourra esquisser un panorama exhaustif du sujet.

- 3 Dans le premier chapitre, le sociologue s'interroge sur le rôle tenu par l'écrivain pendant la décennie de la crise. Après avoir tracé un panorama des forces politiques présentes dans le pays à l'aube des émeutes d'octobre 1988, Leperlier met l'accent sur le retrait des écrivains de l'engagement politique dans la période qui suit, en faveur des journalistes qui «deviennent brusquement l'avant-garde intellectuelle de la contestation politique» (p. 39). Le «silence des intellectuels» (p. 44) qui est ici mis en cause est celui de ceux que l'auteur définit «prophétiques» (p. 45), c'est-à-dire susceptibles d'utiliser «leur réputation pour dénoncer la situation et en appeler à la démocratisation» (p. 45), car par ailleurs l'action de contestation a concerné et a été conduite par l'ensemble des professions intellectuelles. L'explication de ce silence étonnant résiderait, selon Leperlier, dans le statut d'élite sociale des écrivains, dans leur rôle d'ambassadeur de l'Algérie à l'étranger et dans leur expérience professionnelle et politique de libéralisation progressive. D'un point de vue politique, la difficulté de critiquer le FLN fait que quelques-uns d'entre eux se tiennent sur des positions de soutien critique au régime en place, tandis que la fin du monopole étatique sur la culture ouvre la voie à une nouvelle politisation progressive des écrivains, dans un contexte beaucoup plus ouvert et mouvant. D'un point de vue politique, le sociologue analyse l'opposition entre pro-islamistes et anti-islamistes, ces derniers étant à leur tour divisés entre radicaux et dialoguistes. Leperlier tente une catégorisation à partir de données statistiques, afin de montrer à quel point l'orientation des écrivains par rapport au régime est fonction de plusieurs variables telles que la formation, l'écart générationnel, la visibilité politique, le degré d'intériorisation du rôle d'intellectuel entre autres. La guerre civile met en outre en avant une différenciation entre intellectuels généralistes et intellectuels spécifiques. Les premiers interviennent dans le débat au nom de valeurs universelles, tandis que les deuxièmes le font à partir de leur discipline de spécialité. L'auteur apporte enfin un exemple qu'il considère éclairant: la réception en France, où le débat algérien s'est répandu, du texte de Rachid Boudjedra *FIS de la haine*, un texte avant tout politique, publié chez Denoël en 1992. Les journalistes français, en lui conférant la dimension littéraire du pamphlet, sont convaincus par l'argumentation politique que l'écrivain y conduit et arrivent ainsi à lui attribuer un statut d'intellectuel prophétique, ce qui va faire de lui un véritable ambassadeur de son pays à l'étranger, au prix cependant d'une réappropriation bien française de son discours. Leperlier montre en fin de compte l'irréductibilité du modèle algérien de l'engagement au modèle français, tel qu'il s'est développé de l'Affaire Dreyfus à Jean-Paul Sartre. Selon le sociologue, dans le contexte pris en compte, «la lutte pour l'autonomie de la littérature peut aller de pair avec un engagement nationaliste, et de soutien à un régime semi-autoritaire» (p. 102).
- 4 Le deuxième chapitre, intitulé *Une guerre des langues?* met en question l'idée selon laquelle la guerre civile, dans ce pays plurilingue, aurait été avant tout une opposition entre arabophones et francophones. Selon l'analyse que l'auteur conduit à ce sujet, la question linguistique est un lieu de tension évident, notamment à cause de la différence qu'il y a entre une littérature de langue française dominante, généralement publiée en France, et la littérature en langue arabe que les écrivains ont du mal à publier même en

Algérie. Cette bipolarisation serait aussi liée à une plus grande représentation anti-islamiste chez les écrivains francophones mais elle n'est pas, selon Leperlier, au fondement de l'opposition au sein du champ littéraire. Il montre en effet à quel point le champ littéraire algérien a résisté au clivage linguistique à travers des dynamiques transversales mettant en cause la nette division des deux pôles. Il apporte comme exemple l'opposition entre Rachid Boudjedra et Tahar Ouettar qui structure le sous-champ de langue arabe, ou les efforts de Tahar Djaout pour reconnaître Ouettar dans le sous-champ de langue française. La question linguistique devient un élément central dans la perception de la crise grâce à l'entente commune entre champs universitaire, journalistique, et littéraire. La thèse principale développée ici consiste à considérer la guerre des langues comme une «prophétie auto-réalisatrice» (p. 161); en d'autres termes, «la guerre civile n'est pas essentiellement une guerre des langues, mais elle l'est devenue» (p. 160). La bipolarisation à la base de cette lecture faussée de la crise trouve également ses fondements dans le rapport des écrivains à l'international. Il est évident que l'impact de cette relation sur la littérature en langue française a été bien plus important. L'opposition entre les deux champs littéraires et linguistiques se fait en outre à travers les genres littéraires que les écrivains décident respectivement d'adopter: le roman – genre plus «populaire» – pour le sous-champ de langue française et la poésie – plus «noble» et élitiste – pour celui de langue arabe.

- 5 Le troisième chapitre approfondit la question du rapport des écrivains au politique, fil rouge de tout l'ouvrage. Il prend en compte l'exil massif des intellectuels algériens pendant la crise – un exil qui voit la majorité d'entre eux s'installer dans l'ancienne métropole où ils profitent d'un accueil particulièrement favorable dû à leur engagement anti-islamiste – et un nouveau genre littéraire qu'ils adoptent un peu en sourdine, celui du témoignage, un «genre lisière» (p. 164) entre fiction et histoire. Au cours des années 1990, la figure de l'écrivain-témoin resurgit suite à deux facteurs: la demande transnationale qui souhaite connaître davantage la situation algérienne par des témoins impliqués malgré l'exil et l'urgence de mettre le monde au courant due aux menaces de mort dont font l'objet certains intellectuels. En s'inspirant de la typologie wébérienne de la communalisation religieuse, Leperlier distingue trois gestes d'engagement au travers de la littérature: *Attestation*, *Évocation* et *Interrogation* (p. 167). Le premier consiste, selon l'auteur, dans l'affirmation d'un propos politique explicite, le deuxième est défini plutôt comme un engagement pour autrui, tandis que le troisième implique la mise en cause des valeurs attestées ou l'éloignement du souci d'évocation. Au cours du chapitre, différents cas de figure sont présentés afin d'illustrer ces trois attitudes. Rachid Mimouni et Yasmina Kadra représentent deux modèles de l'attestation. Si le premier exploite les ressorts du réalisme magique et du roman à thèse au profit de l'attestation politique, le second utilise les conventions du polar et le dispositif de l'enquête pour défier l'explication journalistique et sociologique de la crise. Malika Boussouf, Aïssa Khelladi et Maïssa Bey permettent de remettre l'accent sur l'importance accrue de la figure du journaliste dans le champ littéraire dans la période de la crise ainsi que de montrer trois types d'engagement féminin dans le champ politique. On trouve, selon le sociologue, une éthique de vérité et de lutte héroïque chez la première, un anti-héroïsme doublé d'une mise en jeu des codes du journalisme et du témoignage chez la deuxième, et un héroïsme de libération basé sur le pouvoir de la parole et la langue du corps chez la troisième. L'évocation est surtout mise à l'honneur par des écrivaines: Ahlam Mosteghanemi joue sur l'image héroïque de l'écrivaine, tandis que Soumya Ammar-Khodja explicite la perception du témoignage

comme un «genre genre». Assia Djebar occupe une place de première importance parmi les écrivaines témoins. Historienne, c'est sur l'évocation et la réflexion sur l'histoire de son pays qu'elle mise dans ses œuvres. Leperlier utilise l'exemple du *Blanc de l'Algérie*, récit paru en 1996, comme modèle d'un engagement d'évocation et d'une écriture de l'urgence. Le «mythe» de l'Algérie coloniale comme d'une sorte de paradis perdu de paix et de tolérance est également un sujet développé pendant les années de la crise, surtout par des écrivains exilés en France. L'élément mis en valeur dans ce contexte est celui du métissage culturel raconté à travers les dispositifs narratifs du voyage et de l'errance par plusieurs écrivains: Habib Tengour, Tahar Djaout, Abdelkader Djemaï entre autres. L'interrogation comme témoignage du doute est surtout représentée par deux écrivains: Mohamed Dib et Salim Bachi. Si Mohammed Dib articule la question de l'engagement à un souci d'universalité et à une collaboration active du lecteur, Salim Bachi mobilise le *topos* de l'errance pour fragiliser l'éthique de la lutte et mettre en doute la valeur de l'engagement.

- 6 Le dernier chapitre complète le troisième et s'occupe de la littérature en langue française publiée en France et des enjeux que ce phénomène a impliqués pendant la crise des années 1990: un accueil des écrivains en exil leur permettant une expression littéraire devenue impossible en Algérie et, par ailleurs, une ghettoïsation sous une étiquette nationale qui les soumet à des logiques économiques. Après un rappel des facteurs et des problématiques liés à l'exil qui a concerné un quart des écrivains algériens – déclassement socio-économique et problèmes professionnels en premier lieu – Leperlier montre à quel point l'accueil de la part du marché français et la promotion de cette littérature représentent une arme à double tranchant. Les écrivains algériens vont en effet faire l'objet d'un étiquetage qui les lie de manière indissoluble à leur terre natale et «marque au fer rouge» (p. 250) leur production littéraire d'une différence et d'une hiérarchie avec la seule littérature non marquée, la littérature française. Partant du cas de *Timimoun* de Boudjedra, à l'aide de plusieurs exemples, Leperlier met en relief l'ethnocentrisme du marché littéraire français et la manipulation qu'il exerce sur les écrivains, tout en les nuancant. Selon lui, ces règles non écrites vont de pair avec le souci d'engagement des intellectuels et avec un paysage éditorial et critique au caractère hétéroclite. La dernière partie du chapitre se tourne vers l'expérience de la revue *Algérie Littérature/Action* créée en 1996 à Paris dans la tentative de reconstruire un pôle autonome au champ littéraire algérien. Si les deux fondateurs, Marie Virolle et Aïssa Khelladi, ont comme but de créer une publication militante au capital entièrement français dont l'autonomie est fortement revendiquée, la revue souffre – surtout au fur et à mesure que l'Algérie du terrorisme sort des médias français – des contraintes du marché local en termes de lectorat et de professionnalisation. Le transfert en Algérie en 2000 aura bientôt raison de cette expérience, à la fois à cause du manque des fondements d'autonomie que l'ALA avait en France et des aides publiques dont elle avait bénéficié dans l'ancienne métropole. La fin de la guerre se caractérise, selon l'auteur de cette étude, par un processus de relative dépolitisation et dépoliarisation, suite d'un côté à une politique de l'État algérien d'intégration politique et économique mais aussi au sein d'une avant-garde qui – représentée par les éditeurs El-Ikhtilef et Barzach – s'oppose à la domination du pôle international sur le champ littéraire. La fin de la guerre se fait en général avec et contre la France. L'édition algérienne connaît un nouvel essor et s'oppose esthétiquement à la «littérature de témoignage». La France reste cependant un élément central du champ littéraire algérien comme espace de publication, mais aussi par son pouvoir de

reconnaissance symbolique et par sa puissance économique et diplomatique. Il va de soi que tout cela a un prix: la soumission aux logiques du marché qui sont aussi politiques.

- 7 Fruit d'un travail considérable, cette étude constitue une contribution majeure aux études littéraires et sociologiques sur l'Algérie contemporaine. Leperlier y conduit une enquête savante, en s'intéressant aux prises de position des écrivains algériens et à la circulation de leurs œuvres et de leurs idées en contexte de crise politique. Il met surtout l'accent sur la nécessité d'inscrire toute analyse dans un champ littéraire surpolitisé, bilingue et transnational et de rejeter l'opposition entre littérature et société, ainsi que de reconsidérer les relations postcoloniales. En annexe à l'ouvrage on peut trouver deux bases de données, bibliographiques et prosopographiques, ainsi que la liste des entretiens personnels enregistrés et des sources publiées.